

## poches

## Nous sommes à la lisière

★★★★

CAROLINE LAMARCHE

Neuf nouvelles exposent l'interaction intime entre l'humain et l'animal, et ces bêtes diverses (hérisson, cane, cheval, rat, chat, etc.) soulignent notre animalité, nos comportements « en lisière » des espèces. Dans ces fictions bonhommes, ce miroir nous révèle jusqu'à une forme de continuité, pas toujours à notre avantage, comme le montre la seule nouvelle titrée de prénoms humains. Prix Goncourt de la nouvelle 2019. A.L.

Folio, 176 p., 6,9 €

## Le baiser et la morsure

★★★★

YASMINA KHADRA

Ceux qui l'ont découvert dans la force des années nonante, pure flamme écrivant sous pseudo dans le chaudron algérien, apprécieront ce livre d'entretiens très soigné, avec un bel appareil de photos et textes d'accompagnement. L'auteur nous parle de l'armée, des femmes, de Léo Ferré ou, plus intrigant, du Point 64 en plein désert où il se ressourcissait en taquinant le chacal. A.L.

Entretiens avec Catherine Lalanne, Pocket, 192 p., 6,7 €

## New York sera toujours là en janvier

★★★★

RICHARD PRICE

La traduction tardive d'une perle publiée en 1983 : New York 1971, un jeune postulant en fac de droit de Columbia est mis sur liste d'attente, il enfle les petits boulots en se demandant ce qu'il veut vraiment faire de sa vie. L'écriture hyperréaliste et autodérivoire d'un questionnement universel : dois-je jouer la sécurité ou oser le grand saut dans une vie rêvée ? Ce roman est doublement inspiré et précis : il est largement d'inspiration autobiographique (la liste d'attente à Columbia, etc.), mais l'auteur traversait sans le savoir une seconde crise existentielle en écrivant puisqu'il devra bientôt choisir entre littérature et cinéma. Comme on le sait, le romancier s'est doublé en scénariste. A.L.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacques Martinache, 10/18, 672 p., 9,6 €

## La femme révélée

★★★★

GAËLLE NOHANT

Un excellent titre puisqu'il est ici question de reconstruction, et que cette résurrection passe par la photographie, le Roliflex dont Violet ne se départit pas pour saisir la silhouette des déclassés de Paris en 1950. Mais quelles images développe-t-elle dans la *camera obscura* de son mental, cette femme qui s'est elle-même dévastée, abandonnant à Chicago son identité réelle, un mari aux brutalités diverses mais aussi un fils, dont l'absence est toute la douleur de son exil ? Une belle galerie de personnages. A.L.

Le Livre de Poche, 384 p., 8,2 €

## C'EST DU BELGE



## Ce qui reste

★★★★  
NICOLE MALINCONI  
Les Impressions nouvelles  
126 p., 13 €

# Une enfance ordinaire dans les années 50

« Ce qui reste », c'est le monde de l'enfance de Nicole Malinconi, dans les années 50. Un univers qui a quasiment disparu aujourd'hui et qui renaît dans ce magnifique et émouvant récit de souvenirs.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Nicole Malinconi nous parle d'un temps que les moins de 65 ans ne peuvent pas connaître. Mais ceux-là se passionneront pour ce monde de jadis, qui semble si lointain. Ces années de juste après-guerre qui étaient encore un peu dans la guerre par les difficultés du temps, évidemment, mais aussi parce qu'elle avait mobilisé l'existence des parents pendant trop d'années. Ils n'en parlaient que peu mais lançaient régulièrement : « On voit bien que tu n'as pas connu la guerre » – mais elle était encore là, tout le temps, comme un fantôme.

Le récit de Nicole Malinconi, qui a obtenu le Prix Rossel en 1993 pour *Nous deux* (qu'on peut lire en Espace Nord), nous raconte la maison, la table, le « métier » des pères, toujours à l'extérieur, le travail incessant des mères, chez elles, à s'occuper des enfants, du nettoyage, de la couture, de la soupe, de l'éducation des filles pour qu'elles deviennent de « bonnes ménagères ». L'école, avec Madame et Monsieur, la maîtresse, le maître, la blouse gris noir, le crochet sur le côté du banc où l'on accrochait le cartable, qui ne pouvait s'affaler au sol, les feuilles lignées du cahier, la plume sergent-major, l'ardoise, le doigt levé pour répondre à une question. L'église où tout le monde allait le dimanche, les scouts, le médecin, les courses à l'épicerie du coin, les réunions de famille.

« Je suis arrivée à un âge où on regarde derrière soi », explique l'autrice. « Il n'est pas sûr que j'aurais pu écrire cela à 50 ans. C'est quelque chose que je laisse. Quelque chose qui va avec la mémoire. Parce que le monde que je décris dans ce récit est en train de se perdre, il est presque fini. »

« A cette époque », précise-t-elle, « le manque n'était pas le besoin. On manquait de pas mal de choses, mais on faisait avec, on pouvait attendre d'avoir mieux, on avait de la patience. Et ça, aujourd'hui, ça n'existe plus : on veut maintenant tout, tout de suite. On se déplace partout à toute vitesse, c'est bien,

mais le temps est dépossédé. »

## La faute au progrès

Les années 1950 et suivantes, ce sont des années de progrès. Vécues comme un soulagement, surtout pour les mères, avec l'arrivée du frigo, de l'aspirateur, du lave-linge. Elles pouvaient enfin se reposer un peu ou faire autre chose, voire travailler à l'extérieur. « En tout cas, c'était un mieux », reprend Nicole Malinconi. « Mais ce progrès, on disait qu'on ne l'arrêterait pas. Et aujourd'hui, c'est devenu un appel effréné à la consommation. »

Les années 50 étaient-elles dès lors un âge d'or ? « Oh ! non », répond immédiatement l'autrice. « Dans ce livre, je me souviens et je rends compte. Je ne voulais pas émettre un jugement sur les choses. D'ailleurs tout n'était pas nécessairement heureux : les femmes étaient

reléguées au second plan au point de vue social, tout le monde subissait le poids de la religion, de la culpabilité. J'ai voulu que l'écriture me guide, qu'elle s'empare des choses qui étaient comme elles étaient. J'en regrette certaines, d'autres pas du tout. »

Et l'écriture de Nicole Malinconi est ample et précise, attachée aux détails vrais, aux petites choses du quotidien. Au cadre de vie que la famille imposait. « Un cadre qui régissait la politesse, les manières de table, la place des gens. On grandissait en acceptant certaines règles, en s'opposant à d'autres, mais ce cadre nous donnait une colonne vertébrale. Aujourd'hui, il n'y a plus de cadre. Et je ne suis pas sûre que cela aide les jeunes à se sentir citoyens du monde et membres d'une communauté humaine. »



« C'est l'écriture qui m'a guidée, pas le parti pris. »

© NICOLE MALINCONI



## Médecine générale

★★★★  
OLIVIER CADIOT  
P.O.L.  
392 p., 21 €  
ebook 14,99 €

## ROMAN

## L'utopie face aux contraintes

« Médecine générale », d'Olivier Cadiot, est un roman où l'on s'ébat en rêvant d'un autre monde. Possible ou pas ?

PIERRE MAURY

Malgré son titre, *Médecine générale*, le dernier livre d'Olivier Cadiot n'est pas un traité destiné aux étudiants qui rêvent du serment d'Hippocrate. On en est très loin, avec un roman déjanté, une utopie floue qui se heurte aux contraintes de l'existence autant qu'au passé des trois personnages principaux.

Dans l'esprit du narrateur, ils forment une Trinité. « Le fait de se retrouver à trois est une pure coïncidence, mais, quand même, ça laisse songeur. Si je

joue le Père, Pierre le Fils, Mathilde fait le Saint-Esprit. » Encore les rôles devraient-ils être acceptés par chacun plutôt qu'attribués par celui qui se désigne, avec un naturel confondant, comme chef du groupe.

Au début, il a enterré son demi-frère, au terme d'une longue route qui l'a fait réfléchir à tout ce que l'événement impliquait, entre la lecture d'un testament assez brouillon, car il devenait aveugle, et ce dont le narrateur se souvient des conseils donnés de son vivant : « Tu dois faire conjointer ton projet personnel avec ton projet social. » Le mot important, dans cette phrase sur laquelle il faudra s'interroger pendant tout le livre, est bien sûr « conjointer », au sens peu clair.

## Le deuil a réuni la Trinité

Bref, la disparition est le point de départ d'autre chose, d'une résurrection. « En attendant, on ne va en faire qu'à sa

tête. » Et, par exemple, emménager dans une maison pourrie, à la campagne, héritage de Mathilde qu'il sera nécessaire de retaper. Mais, puisqu'on est au début d'une aventure, tout devient possible, même des tâches a priori insurmontables. On ne pourra pas compter sur les voisins, éparpillés dans la nature et peu enclins à collaborer. Beaucoup moins qu'ils ne le furent pendant la Seconde Guerre mondiale, quand le fascisme, à leurs yeux, était un romantisme.

Les pertes de valeur ne datent pas d'aujourd'hui, elles ont laissé des traces qu'il s'agit d'effacer – ou d'utiliser, au cas par cas, selon les besoins du moment. Ces besoins, précisément, deviennent aigus : le trio, parmi lesquels Pierre fait figure à la fois d'ignorant et de génie grâce à la rapidité avec laquelle il absorbe n'importe quel savoir, quitte à s'emmêler un peu dans les données accumulées, le trio, donc, n'a guère d'économies. On envisage alors un hold-up, et



## La déclaration du juste

★★★★  
XAVIER DEUTSCH  
Editions du Sablon  
210 p., 15 €

### Xavier Deutsch à dos de poney en 2087

Un vieux, qui a vu le jour au début de ce siècle, et un jeune de 12 ans. Le premier a été chargé d'accompagner l'enfant à La Cebedal, dans la montagne. Lui, c'est Pol. Le gamin s'appelle Antoine. On est dans les Asturies, en 2087. Et tout est redevenu comme avant Waterloo 1815. Le ciel est bleu, les pluies sont drues, plus personne ne cherche du pétrole, du charbon, du cuivre ou de l'uranium. On cultive ses choux et ses carottes. On mange peu, on marche ou on va à dos d'âne ou de poney. On a le temps. D'aller au pas, de s'arrêter pour profiter d'un horizon, de la beauté d'un arbre, de la chaleur d'un feu. On parle peu.

Xavier Deutsch dépeint un monde apaisé après la tourmente industrielle et les guerres des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Un monde doux, sans avion, sans pollution, sans internet, sans voiture. Sans bruit. Alors on écoute les oiseaux et on s'écoute. Et c'est la partie la plus réussie de ce roman, cet univers original, serene, où l'on accueille l'étranger, où les frontières sont abolies, où les grandes entreprises sont mortes, où l'on se vêt de laine et de cuir. Où l'on adore la pluie : « Une bourrasque m'enveloppa de pluie et de vent. Il faisait un temps magnifique. »

La progression du roman, lente comme le pas de l'homme, au fil des rares conversations, ponctuée par le vert des bois et le gris des mesures de pierre, est une réussite totale. L'explication sur l'histoire de cette révolution est, elle, plus indigeste. Elle est nécessaire à l'intrigue et à cette quête de Pol et Antonin vers La Cebedal, certes, mais on se serait bien contenté de simplement déambuler dans ce monde où il semble si bon respirer. J.-C. V.

pour cela on acquiert une arme par des moyens radicaux.

Mais ce projet, comme la plupart des autres, est voué à disparaître dans la morne continuité des jours pourtant organisés avec soin : chaque soir, par exemple, a lieu une discussion sur un sujet fixé à l'avance, après un exposé que l'un ou l'une aura délivré. Le cadre est formel, probablement trop quand le projet global devrait aboutir, si tout allait bien (et ce n'est pas le cas, on l'aura compris), à une communauté libertaire qui édicte ses propres lois.

Le deuil a réuni la Trinité : Pierre est orphelin, Mathilde a perdu sa sœur, et on sait pour le narrateur. Il y a là quelques excuses à tout comportement peu rationnel. D'ailleurs, on suit ce qui se passe avec un mélange de fascination et d'inquiétude. En se demandant s'il n'y a pas, entre les lignes, autre chose à découvrir : « Il y a une équation cachée dans ce livre. »